

* Cet entretien a été réalisé par Léa Thyssens, étudiante en Relations Internationales à l'ULB et stagiaire au sein de EAST durant le premier quadrimestre de l'année académique.



Entrevue avec Katia Buffetrille

Katia Buffetrille est anthropologue et tibétologue française. Docteur en ethnologie, et ingénieure de recherche à l'EPHE.



EAST Seminar (Cours-conférence)
"Tibet : histoire et société avant 1950"



Speaker: Katia Buffetrille
Ecole pratique des Hautes Études

16 novembre 2024
16h - 18h

Christophe Solbosch -
UD.6.110

Porte D - Niveau 6
Franklin Roosevelt 50

Cette présentation exposera l'histoire du Tibet depuis le VII^e siècle lorsque le pays entre dans ce que l'on pourrait appeler une période de faits historiques avérés, jusqu'à 1950, année de l'invasion du pays par l'armée de la République populaire de Chine. Les divers développements qu'a connus l'histoire du Tibet, aussi bien sur le plan intérieur que dans ses relations avec les puissances voisines, seront retracés. Dans une seconde partie nous nous intéresserons à la structure de la société tibétaine et à sa culture.

Samedi
16 Novembre
-
10:00 - 13:00

EAST Seminar

"Quel avenir pour les Tibétains et leur culture à l'heure de la politique de sinisation voulue par Xi Jinping?"

BUFFETRILLE Katia, Ecole
des Hautes



Campus S
Batiment
Avenue F
1050 Br



Pouvez-vous nous parler de votre parcours académique et de ce qui vous a motivée à vous orienter vers des sociétés tibétaines ?

En fait, j'ai beaucoup voyagé en Asie plusieurs années, dans les années 1970. Le Tibet et la Chine étaient fermés aux étrangers mais j'avais eu l'occasion de rencontrer des tibétains à Dehli. J'ai rencontré pour la première fois des tibétains qui vivaient à l'époque de long de la rivière Yamuna, dans des huttes. Ils étaient arrivés une dizaine d'années auparavant mais rien n'avait été fait pour eux. Cela a été une rencontre parmi de très nombreuses autres rencontres. A la fin des années 80, parce que je parlais très mal anglais, j'ai décidé d'apprendre une langue étrangère. Je n'ai pas choisi l'anglais mais le tibétain sans que je puisse vraiment expliquer pourquoi. Bien entendu, j'ai aussi appris l'anglais car la plupart des publications sur le Tibet sont en anglais. La passion que j'ai eu alors pour le Tibet ne m'a jamais quitté. J'ai choisi d'apprendre le tibétain à l'Institut des Langues orientales (INALCO) et je n'ai jamais quitté la tibétologie.

C'est un parcours un peu particulier, pas du tout motivé par la lecture des livres de Alexandra David-Néel (la première étrangère à avoir pénétré à Lhasa en 1924) ou d'autres auteurs. Les tibétains vous diraient que c'est mon Karma.



Qu'est-ce qui a déclenché votre intérêt pour l'ethnologie et l'anthropologie dans cette région particulière ?

Ce ne sont pas des grandes considérations philosophiques. À l'époque, car tout a changé, il fallait quatre ans pour obtenir une licence de tibétain car, entre-temps, une année supplémentaire avait été rajoutée. A la fin de ma licence, une amie m'a vanté les séminaires donnés à l'Université de Paris-Nanterre par Alexander Macdonald et Philippe Sagant sur l'Himalaya, le Tibet et le Népal. J'ai suivi son conseil et ai poursuivi mon cursus universitaire jusqu'à la thèse à Nanterre. .





Quels ont été les grands tournants de votre carrière qui ont pu marquer le développement de vos recherches ?

Le Tibet a ouvert au tourisme en 1985 et j'ai eu la chance d'y aller pour la première fois en cette année. Tous ceux qui ont eu la possibilité de connaître le Tibet à cette époque ont eu un privilège extraordinaire. Nous avons connu un Tibet qui conservait alors une grande partie de son âme bien que les destructions y soient multiples. Les monastères étaient détruits, mais souvent il en restait des parties qui donnaient une idée de ce qu'était le pays avant l'invasion chinoise des années 1950. On voyait finalement un Tibet plus proche de ce qu'il avait été que celui de maintenant où les processus de folklorisations et de disneylandisation sont très forts. Il fallait choisir un sujet de thèse qui soit possible à faire en dépit des multiples contraintes car il était impossible, par exemple, de s'installer dans un village. La question était de trouver un sujet dont les enquêtes de terrain ne demandaient pas des séjours prolongés au même endroit, que l'on pouvait poursuivre, par exemple, en parlant à des exilés. L'idée m'est alors venue de m'intéresser aux pèlerinages autour des montagnes sacrées, le pèlerinage étant l'une des activités religieuses les plus importantes. Je suis moi-même chamoniarde et les montagnes représentent un univers que j'aime et dans lequel je me sens bien. Par ailleurs, cela demandait des enquêtes de terrain qui ne dépassaient pas deux-trois mois et il existait alors, en exil, toute une génération de Tibétains qui avaient fait ces pèlerinages avant l'invasion. J'ai donc fait ma thèse sur les pèlerinages autour des montagnes sacrées, et je n'ai jamais abandonné ce thème car, en refaisant le tour de ces montagnes au fil des ans, j'ai pu non seulement observer les évolutions mais aussi voir comment les Tibétains se réapproprient l'espace. La construction des routes autour des montagnes sacrées a apporté des changements très importants : les chemins de pèlerinage traditionnels ont disparu en partie et la façon de « pèleriner » a changé car maintenant, beaucoup de pèlerins viennent en voiture au lieu de marcher.



Est-ce que quelqu'un vous a déconseillé de vous engager dans cette voie ?

Non au contraire. Macdonald, mon directeur de thèse, a toujours été très encourageant et m'a soutenue, tout comme Philippe Sagant ou Corneille Jest. Ce dernier avait lui-même beaucoup travaillé sur les pèlerinages, mais à Dolpo, une communauté de langue et culture tibétaines du Népal. Je n'ai jamais entendu personne me décourager sur ce sujet.



Est-il possible de conserver une neutralité quand on traite un sujet tel que le vôtre ?

Il est toujours très difficile de rester totalement neutre. Dans le cas du Tibet, on travaille dans un pays qui est devenue une colonie de la République populaire de Chine, dans un contexte politique difficile. Comme tout ethnologue, mon but est donner un sens à ce que j'observe et à retranscrire comment la personne ou la communauté sur laquelle je travaille comprend les choses et non pas comment elles m'apparaissent à moi, occidentale. C'est cela le but. Je ne suis pas moi-même une personne religieuse mais cela ne me dérange pas du tout au Tibet d'assister à des rituels pendant des heures et des heures.



J'ai une grande admiration pour la culture tibétaine, pour cette civilisation que je trouve extraordinaire, d'une richesse incroyable et qui traverse actuellement une période particulièrement noire. Dire que l'on est toujours parfaitement objectif me paraît difficile lorsque vous voyez les conditions dans lesquelles vivent vos amis, leur souffrance et leurs difficultés. Mais dans mes enquêtes de terrain sur les pèlerinages autour des montagnes sacrées, il y a toute une grande partie où il n'y a absolument pas d'affect qui entre en jeu



Quel impact espérez-vous que vos recherches aient sur la compréhension du Tibet ? Y a-t-il des idées ou des aspects spécifiques que vous souhaitez faire émerger dans le débat académique ou public ?

Le pèlerinage étant l'un des actes religieux essentiels des laïcs, il est une porte au travers de laquelle on a accès à plusieurs pans de la culture tibétaine : religieux, économique, sociologique, politique, mais aussi écologique, littéraire car il y a toute une littérature sur les pèlerinages. Les religieux aussi se rendent en pèlerinage et les biographies de maîtres mentionnent souvent leurs nombreux lieux de pèlerinage.



Quelles questions fondamentales vous intéressent le plus dans l'étude des sociétés tibétaines ?

Il y en a de nombreuses. Mais mes sujets de recherche essentiels concernent les rituels, mais des rituels que l'on ne peut qualifier de parfaitement bouddhiques. Les rituels aux montagnes sacrées n'étaient au départ nullement bouddhiques (ils appartenaient aux croyances existant au Tibet avant l'implantation du bouddhisme à partir du VIIe siècle) et le pèlerinage autour de ces montagnes en constitue le phénomène de bouddhisiation. Je me suis donc intéressée à la transformation d'un culte non-bouddhique en culte bouddhique.



J'ai aussi étudié les immolations : celles-ci ont commencé en exil en 1998 en Inde et se sont poursuivies jusqu'en 2022 au Tibet. Nous en dénombrons à ce jour 160. Je voulais essayer de comprendre ce phénomène qui n'est nullement quelque chose de traditionnel au Tibet, (on avait quelques exemples mais très rares) et qui est, pour les Tibétains, le sacrifice de leur vie pour un futur meilleur. Le végétarisme est aussi un mouvement qui m'intéresse. Ce mouvement qui est prôné par des maîtres religieux originaire de l'Amdo (région nord-est) s'est étendu dans tout le pays et il est très important d'essayer d'en comprendre les tenants et aboutissants.

Tous ces phénomènes qui, actuellement apparaissent, sont fondamentaux à étudier pour comprendre l'évolution du pays.



Comment expliquer le manque de couverture médiatique occidentale des immolations au Tibet ?

Time Magazine avait écrit en 2011 que c'était l'évènement le moins couvert de l'année, or en cette année 2011, une douzaine de Tibétains ont sacrifié leur vie en s'immolant. Je me rappelle avoir été interviewée par quelques journaux, et même la radio mais c'est vrai que ce sont des évènements qui ont été assez peu couverts. D'une part, aucun journaliste occidental n'avait accès au Tibet et la presse chinoise était silencieuse sur le sujet. Certains Tibétains qui avaient fait passer des informations à l'extérieur ont été condamnés à des peines de prison importantes. Celle qui a contribué à faire connaître les évènements à l'extérieur est Tsering Woeser, une poétesse tibétaine qui rassemblait les informations qui convergeaient vers elle et les retransmettait. Elle a été la source principale de nos informations en Occident puis, très vite, elle a écrit un livre sur les immolations qui a été traduit en français et préfacé par Robert Badinter. Mais il est vrai que si la presse occidentale en a parlé, le sujet n'a pas été traité comme il aurait dû l'être du fait certainement de la censure chinoise et de l'impossibilité pour les journalistes occidentaux de se rendre dans les zones concernées.



Concernant le sujet du végétarisme, qu'est-ce qui pourrait expliquer ce stéréotype du moine tibétain nomade et végétarien comme représentation principale d'un habitant du Tibet ?

L'Occident a beaucoup de clichés sur le Tibet. Par exemple celui de la non-violence. Or, si vous lisez des livres sur le Tibet traditionnel, vous verrez que les Tibétains n'étaient nullement non-violents. Les conflits étaient nombreux : politiques bien entendu mais aussi au sujet des territoires, des animaux. Il y a eu un mouvement de la part du Dalaï-lama, alors en exil, pour présenter au monde occidental une image pacifique et écologique des Tibétains. Ils sont bouddhistes en grande majorité et les Français ont une image du bouddhisme comme une religion plus pacifique que d'autres. En ce qui concerne le végétarisme, il y a eu et il y a des Tibétains végétariens mais ce n'était pas la tradition. Il ne faut pas oublier que, traditionnellement, il n'y avait pas de légumes au Tibet et que l'aliment de base était de la farine d'orge grillée qu'ils mangeaient après l'avoir versée dans du thé avec du beurre et du sel. La viande était nécessaire à leur survie (n'oubliez pas que beaucoup de Tibétains vivent à plus de 3000m d'altitude). Traditionnellement, ils n'en mangeaient que de temps en temps car c'était cher.



De nos jours, les serres sont nombreuses et on trouve des légumes. La plupart des monastères au Tibet offrent maintenant une nourriture végétarienne, mais certains exigent que les religieux ne mangent pas de viande à l'extérieur alors que d'autres l'autorisent.



L'une des raisons qui conduit certains religieux à prôner le végétarisme est le nombre important de bouddhistes chinois qui épousent le bouddhisme tibétain. C'était le cas dans le grand camp monastique de LARUNG GAR qui abritait à une certaine époque plusieurs dizaines de milliers de religieux dont de nombreux Chinois. Dans le bouddhisme chinois, le végétarisme est très important. Ce camp monastique a d'ailleurs connu de grandes destructions et il est maintenant interdit d'accès aux étrangers.



Le Tibet a une culture très riche et complexe. Quels éléments spécifiques de cette culture vous poussent à explorer davantage ? Les pratiques religieuses, la langue, ou bien les structures sociales ?

Je continue à m'intéresser aux divers rituels dont nous avons parlé précédemment. J'étudie aussi depuis des années les relations sino-tibétaines pour comprendre l'évolution du Tibet. Depuis l'arrivée de Xi Jinping au pouvoir en 2012, la répression et le contrôle ont connu une augmentation jamais vue auparavant. La présence de Chen Quanguo, Secrétaire du Parti communiste chinois au Tibet entre 2011 et 2016, n'y est pas étrangère. Il en est même l'artisan. Il a ensuite été envoyé au Xinjiang et la situation épouvantable que connaît le Xinjiang est fort bien documentée. Le Tibet connaît actuellement un processus d'assimilation contre lequel il est difficile de lutter puisque maintenant les enfants à partir de 4 à 6 ans sont envoyés dans des internats où la seule langue autorisée est le mandarin, où les traditions tibétaines sont dénigrées. Et on sait bien que si des enfants sont placés dans des internats à l'âge de quatre-six ans sans voir les parents pendant trois à six mois, ils perdent leur langue très rapidement. Un professeur tibétain, exilé au Canada en 2020, a expliqué combien ses nièces étaient devenues des étrangères au sein de leur famille après leur séjour en internat.



Le but est de casser véritablement le lien qui unit ces enfants à leurs parents, leur culture, leur langue et leur religion. On a connu cela aux États-Unis et au Canada. Le Tibet traverse un moment véritablement charnière pour la culture tibétaine.

Actuellement on voit – et c’est ce qui m’occupe beaucoup en ce moment - que des musées comme le musée Guimet des arts asiatiques de Paris et Le Musée du quai Branly ont choisi de réécrire l’histoire du Tibet pour se conformer aux exigences chinoises. Ainsi, Le Musée du quai Branly avait indiqué comme origine des objets tibétains : région autonome du XIZANG, c’est-à-dire l’appellation chinoise de Tibet. A la suite de protestations, il est revenu à l’appellation Tibet après s’être excusé. Ce qui n’est pas le cas du musée Guimet, qui a supprimé le mot Tibet et l’a remplacé par « monde himalayen ». Or, cette appellation « Monde himalayen » ne renvoie nullement à Tibet, un territoire de 2.500.000kms², un quart de la Chine, dont l’Himalaya ne constitue que la frange méridionale. Madame Lintz, présidente du Musée Guimet, refuse de revenir à l’appellation Tibet. Or, cette année est la commémoration des 60 ans de l’établissement des relations franco-chinoises et plusieurs expositions sont organisées avec des objets venant de la République populaire de Chine. Le changement de nom de Tibet à Monde himalayen a eu lieu peu de temps avant la venue de Xi Jinping en France ; c’est donc une très fâcheuse coïncidence. Il est très inquiétant de voir que des musées qui ont un rôle éducatif se plient aux demandes de régimes non-démocratiques pour bénéficier de prêts d’objets.



Quels sont les défis méthodologiques auxquels vous êtes confrontée lorsqu’il s’agit de mener des recherches sur le terrain dans ces régions isolées et parfois difficiles d’accès ?

Travailler au Tibet veut dire travailler dans un pays où les contraintes sont nombreuses. En ce qui concerne les pèlerinages tibétains, mon premier travail consiste à faire le pèlerinage et cela n’a pas toujours été facile car suivant les époques, certaines montagnes étaient dans des régions interdites d’accès. C’était le cas pour le pèlerinage autour de l’AMNYE MACHEN, en AMDO (région nord-est du Tibet) en 1990. Pour faire un pèlerinage qui dure huit jours, j’ai mis plusieurs mois avant d’y arriver, car j’ai été arrêtée, puis expulsée de la région. Il m’a donc fallu y revenir. Mais j’ai toujours rencontré de nombreuses aides de la part de Tibétains. Parfois aussi, un pèlerinage autorisé à certaines époques est, ensuite, interdit. C’est le cas pour le KAWAKARPO, au Kham (région orientale). Alors que je l’ai fait 4 fois, il a ensuite été interdit car la moitié se trouve dans la Région autonome du Tibet l’autre moitié dans l’actuelle province chinoise du Yunnan.



Mais j'ai la possibilité ensuite de parler avec des Tibétains en-dehors du lieu de pèlerinage, ce qui résout une partie des difficultés.



Il y a bien entendu des difficultés physiques car les chemins de pèlerinage sont en haute altitude et il faut accepter des conditions de vie spartiates. Mais je n'ai pas beaucoup de mérites car j'aime le froid, dormir sous la tente ne me dérange pas, et j'apprécie l'effort physique, la marche par-dessus tout. Je ne dis pas que cela soit toujours facile et que je ne me suis pas demandée par moments ce que je faisais là au lieu d'être chez moi, bien au chaud. Mais ces moments sont compensés largement par les rencontres, les découvertes et je n'ai pas ou très peu de souvenirs négatifs.

Dans les années 1990 et même 2000, lorsque je partais pour la première fois vers un pèlerinage comme l'Amnye Machen, j'ignorais où se trouvait l'entrée du pèlerinage, où je devais me rendre. Il y avait alors un parfum d'aventure qui a disparu de nos jours.

De 1985 à 2019, je suis allée au Tibet tous les ans trois mois. Au fil des ans, j'ai pu trouver de nombreux guides de pèlerinage qui étaient publiés à nouveau. Beaucoup avaient été brûlés, déchirés à la suite de l'invasion chinoise, mais des Tibétains avaient caché certains. Puis des érudits locaux ont fait des recherches et ont publié soit d'anciens guides retrouvés, soit de nouveaux guides. Et cette littérature est très importante pour étudier le phénomène qu'est le pèlerinage. J'ai moi-même demandé à certains religieux d'en écrire et je les ai, bien entendu, traduits ensuite.

Dans tous mes travaux avec des tibétains, j'ai toujours dit ce que je faisais, qui j'étais et le but de mes recherches. Les Tibétains m'ont toujours considérée comme un pèlerin parmi eux. J'ai également travaillé dans un village, où je suis retournée plusieurs fois pour assister à un rituel particulier. Là aussi, tous les villageois savaient ce que je faisais et lorsque mes articles étaient publiés, je les leur apportais pour leur les offrir..



Quel impact espérez-vous que vos recherches aient sur la compréhension des sociétés tibétaines en occident ?

En ce qui concerne mes travaux de recherche, j'espère qu'ils pourront être utilisés par la suite par d'autres chercheurs, plus jeunes, qui n'auront pas eu l'occasion de connaître le Tibet à cette même époque. J'espère qu'ils resteront comme un témoignage de ce que j'ai connu car au Tibet, tout change très vite, trop vite. J'ai aussi énormément de photos qui témoignent d'un Tibet révolu puis de ses changements. J'avais d'ailleurs fait un legs de mes photos au musée Guimet, legs que j'ai retiré officiellement il y a peu puisque je ne veux pas que mes photos soient rangés dans un supposé « Monde himalayen ». Je vais les donner à une association qui s'appelle pour le moment « Mémo-Himalaya » car elle n'avait jusqu'à présent que des photos sur l'Himalaya, mais l'appellation Tibet va être rajoutée. C'est une association qui a été fondée par un tibétologue, Fernand Meyer, et qui a pour vocation de regrouper les photos des chercheurs pour les scanner puis les mettre à la disposition du public.



J'espère que tous les travaux, pas seulement les miens, les photos et les écrits, seront un témoignage de ce qui était le Tibet dans ces années là.



Au-delà de l'aspect académique, quel rôle pensez-vous que vos recherches jouent dans la conservation de l'héritage tibétain et dans la sensibilisation à la situation actuelle du Tibet ?

Le Dalai lama dit toujours : « Tant que l'on parle du Tibet, le Tibet existe ». Faire connaître le Tibet, sa culture, sa religion, sa langue, son histoire, à un large public est aussi le travail des chercheurs. J'aime beaucoup faire de la vulgarisation, de la bonne vulgarisation, ce qui n'est pas facile . Beaucoup de nos écrits ne sont pas lisibles par tout le monde, ne serait-ce que parce que les noms tibétains sont difficiles à retenir. Faire de la bonne vulgarisation et mettre à la portée de gens ce qu'est la culture tibétaine participe à la conservation de l'héritage tibétain. C'est bien pourquoi parler de Xizang ou du monde himalayen au lieu de Tibet participe à l'effacement du pays et est inacceptable.



Pouvez-vous nous parler de vos travaux en cours sur le Tibet ? Quels sont les principaux axes de recherche que vous explorez actuellement ?

Je n'ai pas véritablement de nouvelles recherches en cours. Je traduis actuellement en anglais les articles que j'avais écrits en français, je relis les articles en anglais, mets à jour la bibliographie en notant les ouvrages importants parus depuis la publication de mes articles et corrige également un certain nombre d'erreurs que j'y trouve, le but étant de publier tous ces articles dans un seul livre ; livre qui sera publié au Népal.



J'ai traduit récemment un texte au sujet de la montagne Kawakarpo et écrit un article sur un phénomène que j'ai observé à l'Est du Tibet et qui est la construction dans les années 1930 de murs de pierres sur lesquelles est gravé le canon tibétain. Il y en a plusieurs que je n'ai pas encore pu voir et c'est un projet que j'ai pour le futur.

Je continue à suivre la situation tibétaine au jour par jour, ainsi que l'évolution du discours dans les musées au sujet du Tibet, pas seulement en France mais dans le monde.

Quelles sont les principales difficultés ou contraintes que vous rencontrez actuellement dans vos recherches, en particulier en raison de la situation politique au Tibet et de l'accès limité à certaines zones ?

La région la plus difficile d'accès au Tibet est la Région autonome du Tibet. J'y suis allée une semaine cette année à partir du Népal avec un groupe organisé par les Chinois. Comme je connais la région, un séjour même court, permet de voir combien le contrôle est devenu encore plus strict et combien la sinisation est en marche.

Je suis allée également un mois dans le Kham (région orientale). Depuis le covid, l'ambiance a beaucoup changé et on ne peut qu'être très prudente afin de ne pas mettre des Tibétains en danger. Alors la question se pose : va-t-on pouvoir vraiment continuer à travailler au Tibet ? Tout comme certains chercheurs rencontrés cette année au Tibet, je n'ai pas la réponse à ce jour.

En revanche on peut tout à fait continuer à travailler au Népal où je travaille aussi depuis de longues années.



Comment voyez-vous l'évolution des études tibétaines dans un monde de plus en plus globalisé et interconnecté ?

Là aussi je me pose beaucoup de questions. Pour les chercheurs qui travaillent dans le domaine des textes, la question est beaucoup moins cruciale mais pour les anthropologues, linguistes et autres chercheurs, le problème est grand. Des chercheurs peuvent décider de s'auto-censurer pour ne pas risquer leur visa, d'autres peuvent décider de travailler sur des matériaux que des Tibétains recueillent, mais cela n'a rien à voir avec sa propre collecte de matériaux. Les questions sont nombreuses pour ceux qui travaillent sur des terrains « empêchés ». Au Tibet, la situation est différente selon les régions, les époques. On peut donc espérer que certains accès continueront à être possibles, même si la situation actuelle ne porte pas à l'optimisme.



Quelles orientations futures souhaitez-vous donner à vos recherches sur le Tibet ? Y a-t-il des nouvelles questions ou problématiques que vous souhaitez explorer dans les années à venir ?

Je continue à être curieuse de tout. Mais aujourd'hui, je n'ai pas décidé si je vais ou non retourner au Tibet. En revanche, je veux continuer à aller au Népal où je vais tous les ans et je m'intéresse à toutes ces régions frontalières du Tibet, qui furent tibétaines il y a encore peu, souvent jusque dans les années 60 et qui sont habitées par des communautés de langue et culture tibétaine.

J'ai toujours la même passion pour le Tibet et si je retourne au Tibet, ce sera pour en suivre l'évolution, observer les changements et voir comment les gens les vivent et comment ils s'adaptent.



Avec l'évolution des technologies et l'accès de plus en plus facile à des bases de données en ligne, comment cela a-t-il modifié vos pratiques de recherche ?

L'évolution des technologies modifie les pratiques de recherche et il n'y a pas seulement ce qu'on trouve sur internet. Il est possible maintenant d'envoyer un message Wechat à un ami, un collègue, pour lui poser une question alors que l'on est de retour en France. Je reste nostalgique de cette époque où l'on partait en ignorant où on allait, ce qu'on allait rencontrer. Il est sûr cependant qu'Internet a apporté un plus et permet d'aller plus loin dans les recherches. De multiples livres tibétains ont été scannés, tout comme les dictionnaires tibétains, et sont donc à la portée des chercheurs. A la suite du covid, les conférences en zoom sont devenues habituelles, les mettant pour la première fois à la disposition des chercheurs du monde entier.

